

Lénine à Cracovie et à Poronine

S. Bagotski

*Source : Lénine tel qu'il fut, t.1. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 598-623.
Notes MIA.*

En 1910, après avoir fait quatre ans de bagne, je fus déporté dans le district de Balagansk. De là je m'enfuis bientôt à l'étranger et je me fixai à Cracovie, non loin de la frontière russe. Je connaissais un peu la langue polonaise et je pus poursuivre mes études, interrompues par le bagne, à la faculté de médecine de l'Université de Cracovie.

Au moment où j'arrivai à Cracovie, il n'y avait point là de Russes émigrés politiques et je me sentais coupé de la vie politique russe.

Au début de juin 1912, en rentrant de la clinique, je trouvai sur ma table une lettre de Paris, de [Lioudmila Nikolaévna Stal](#), avec laquelle j'étais en correspondance au sujet des secours à accorder aux bagnards politiques. J'étais alors secrétaire de l'Union de Cracovie pour l'aide aux détenus politiques, et Lioudmila Nikolaévna dirigeait le Comité de Paris pour l'aide intellectuelle aux détenus politiques. Stal m'informait que le camarade Oulianov et sa femme arriveraient sous peu à Cracovie ; elle me pria de les aider à s'installer dans cette ville qu'ils ne connaissaient pas.

Le rendez-vous avait été fixé sur le boulevard Plianty, qui entoure le centre de la ville, en face du principal bâtiment de l'Université.

Le jour de l'arrivée des Oulianov, je vins à l'avance au lieu convenu et je m'assis sur un banc, en face du bâtiment rouge de l'Université. Il faisait une belle journée d'été ensoleillée. Des enfants jouaient alentour. Les étudiants sortaient de l'Université par petits groupes. Je dévisageai les passants, cherchant à reconnaître Lénine, que je n'avais jamais vu et que, je ne sais pourquoi, je me représentais haut de taille, large d'épaules, avec une barbe noire.

Une demi-heure environ s'était écoulée au-delà de l'heure fixée. À présent les blancs voisins étaient également occupés.

Un couple âgé prit place sur un banc proche du mien : l'homme en chapeau melon, avec une petite barbiche, et la femme modestement vêtue. Mais je ne leur prêtai aucune attention. Je commençai à m'énerver et, pris d'impatience, je me mis à faire les cent pas.

Soudain la femme se leva et me demanda, en hésitant :

— Pardon, vous attendez probablement quelqu'un ? Ne seriez-vous pas Bagotski ?

— Donc, vous êtes les Oulianov ! m'exclamai-je. Il y a longtemps que nous nous attendons réciproquement, assis presque côte à côte.

Nous éclatâmes de rire tous les trois, et nous nous serrâmes les mains.

Tel fut le début de notre connaissance avec Vladimir Ilitch. Il ne ressemblait pas du tout à l'image que je m'en étais faite. J'avais devant moi un homme de taille moyenne, aux traits légèrement mongols, avec une barbiche roussâtre. Le regard vif de ses yeux clignés, son sourire gai et la simplicité de ses manières disposaient aussitôt en sa faveur.

Les Oulianov avaient laissé leurs bagages à la gare. Il fallait les retirer et trouver un gîte où les Oulianov pourraient passer les premières nuits jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un logement.

Nous suivîmes le boulevard Plianty, en direction de la gare. En cours de route, Vladimir Ilitch me posa quelques questions sur mon séjour à Cracovie. Puis la conversation roula sur la vie politique dans la ville, notamment, sur l'attitude des autorités locales envers les émigrés politiques.

La Galicie, qui faisait partie de l'Autriche-Hongrie, jouissait d'une liberté politique relative, à la différence des parties de la Pologne dont l'Allemagne et la Russie tsariste s'étaient emparées. La présence à Cracovie d'un nombre considérable d'émigrés politiques polonais et d'intellectuels à tendance de gauche, avait mis une empreinte particulière sur la vie sociale de Cracovie. De fréquentes conférences sur des sujets sociaux et politiques dans de nombreux clubs et organisations, des causeries et discussions animées dans les cafés populaires « *Mikhalik* », « *Byzance* » et « *Drobner* » entraînaient la société locale dans la sphère des intérêts politiques et révolutionnaires. Tout ceci influait sur la presse et l'administration. La société cracovienne, qui rêvait d'une Pologne indépendante, exécrait le tsarisme et se montrait sympathique pour tous ceux qui luttèrent contre l'autocratie.

À Cracovie existaient ouvertement les Bureaux d'Éditions des partis révolutionnaires. C'est ici, par exemple, que paraissaient les organes du Parti social-démocrate de Pologne et de Lituanie « *Przeglad* » (« Revue »), « *Czerwony Sztandar* » (« Drapeau Rouge »); là vivaient de façon plus ou moins permanente plusieurs membres des Comités Centraux des partis révolutionnaires polonais.

Tout en causant, nous arrivâmes à *Florianska brama*, la porte de la muraille qui entourait autrefois la forteresse de Cracovie, et nous tournâmes dans la rue Florianska. Dans l'une des rues latérales se trouvait une cantine végétarienne d'étudiants « *Zdorowe* ». Les Oulianov acceptèrent volontiers de dîner là-bas. À cette heure, il y avait peu de monde, et nous pouvions librement poursuivre notre conversation.

— Comment la police locale se comporte-t-elle envers les émigrés politiques ? me demanda Vladimir Ilitch.

Je répondis qu'à cet égard il n'y avait rien à craindre. L'atmosphère d'hostilité envers l'autocratie tsariste qui régnait à Cracovie, rendait les organismes policiers du lieu plus « prévenants » envers les émigrés politiques que dans n'importe quelle autre ville d'Europe.

À titre d'exemple je citai le cas de Krachelska qui avait commis un attentat contre Skalon, le général gouverneur de Varsovie. L'attentat ayant échoué, Krachelska avait pris la fuite et s'était fixée en Galicie, dans les environs de Cracovie. Le gouvernement austro-hongrois, qui avait reçu une note du gouvernement tsariste, exigeant l'extradition de Krachelska, était enclin à satisfaire cette exigence. Mais la société de Cracovie eut tôt fait de trouver une issue : on « maria » Krachelska à un étudiant polonais, citoyen autrichien. Le mariage était fictif, cependant, d'après les lois autrichiennes, Krachelska, devenue citoyenne autrichienne, ne pouvait plus être livrée. Toutefois, pour satisfaire

formellement les prétentions des autorités tsaristes, Krachelska fut déférée en justice ; le jugement se tint à Wdowicy (banlieue de Cracovie).

Krachelska fut acquittée et le public nombreux qui assistait au procès, salua le verdict par des ovations.

Puis Vladimir Ilitch me demanda si la proximité de la frontière ne facilitait pas la surveillance des émigrés politiques vivant à Cracovie par les agents de l'Okhrana tsariste. Certes, la proximité de la frontière facilitait la surveillance des émigrés politiques. Il y avait sans nul doute des agents de l'Okhrana à Cracovie ; mais, n'étant pas soutenus, ils étaient relativement inoffensifs. Il y avait eu des cas où les fonctionnaires de la police cracovienne avaient même averti des émigrés politiques de la filature dont ils étaient l'objet.

Plus tard, Choumkine, un ouvrier de Moscou, arriva un jour chez Vladimir Ilitch ; il devait transporter de la littérature illégale par la frontière. L'aspect extérieur et la conduite ultra-conspirative de Choumkine attirèrent l'attention de la police de Cracovie. Alors un fonctionnaire de la police vint trouver Vladimir Ilitch pour lui demander s'il connaissait bien Choumkine et s'il était sûr de son loyalisme politique. Ayant reçu une réponse affirmative, la police laissa en paix Choumkine. Quelques jours plus tard, celui-ci fit passer sans encombre la littérature par la frontière.

À la sortie de la cantine, nous nous rendîmes à la gare. Dans l'hôtel voisin, il y avait une chambre libre qui donnait sur le boulevard Plianty ; nous y transportâmes les bagages. Il fut convenu que l'on consacrerait le lendemain à la recherche d'un logement. Je me présentai chez les Oulianov de grand matin. Nadejda Konstantinovna n'étant pas encore prête, Vladimir Ilitch me proposa de faire, en attendant, un tour sur le boulevard Plianty. Aussitôt, il parla de la question qui l'intéressait particulièrement : de la possibilité de liaisons illégales avec la Russie, et, tout d'abord, de l'organisation du passage illégal de la frontière pour les camarades qui viendraient le voir.

Après réflexion, je lui proposai le plan suivant. Près de Cracovie se trouvait ce qu'on appelait la zone frontière qui s'étendait sur 30 kilomètres en profondeur. En vertu d'un accord conclu entre les gouvernements autrichien et russe, les personnes domiciliées dans cette zone avaient le droit de passer la frontière d'après des laissez-passer sans photographie. D'ordinaire, c'étaient les paysans, venant apporter des produits au marché, et les ouvriers domiciliés d'un côté de la frontière et travaillant de l'autre côté, qui se servaient de ces laissez-passer. Le contrôle exercé sur les déplacements à la frontière était très superficiel. On pouvait utiliser mes relations avec les ouvriers de Cracovie, adhérant à l'Union pour l'aide aux détenus politiques et, par leur intermédiaire, se procurer des laissez-passer. Ce plan plut beaucoup à Vladimir Ilitch.

Les Oulianov désiraient habiter près de la forêt et de l'eau, dans un logement simple et à bon marché. Zwiezinec, banlieue de Cracovie, principalement peuplée d'ouvriers, répondait à ces conditions. La forêt Wolski se trouvait à peu de distance et la Vistule était toute proche. C'est là que nous nous rendîmes. Les logements y étaient assez primitifs, les maisons dans un grand abandon.

À la fin, nous trouvâmes ce qu'il nous fallait : un logement de deux pièces et une cuisine, dans une maison assez bien conservée. Les Oulianov s'y arrêtèrent. Il fallait acheter des meubles. Nadejda Konstantinovna s'en chargea, comptant sur ses connaissances de la langue polonaise qu'elle avait entendu parler dans son enfance.

Je vins les voir le surlendemain. Ils avaient déjà acheté et disposé les meubles : deux lits de fer étroits, deux tables de bois blanc, une étagère et quelques chaises ; et, dans la cuisine, une petite table et des tabourets. Les livres et les journaux déballés encombraient les tables et les rebords des fenêtres. Vladimir Ilitch écrivait. Nadejda Konstantinovna m'invita à leur premier thé.

Ne voulant pas gêner Vladimir Ilitch dans son travail, je n'osai pas réitérer ma visite. Mais, quelques jours plus tard, Vladimir Ilitch vint me trouver en bicyclette et me proposa de faire une promenade dans la forêt, et, par la même occasion, de nous baigner.

Au début du mois d'août, je me rendis au village de Makow, situé à une quarantaine de kilomètres de Cracovie, pour y passer la seconde moitié des vacances universitaires. Avant de partir, j'expliquai à Vladimir Ilitch que Makow se trouvait au pied du mont Babja Góra, d'où l'on découvrait toute la chaîne des Tatras. En me disant au revoir, Vladimir Ilitch ajouta :

— Je viendrai vous prendre et nous ferons ensemble l'ascension de Babja Góra.

Quinze jours plus tard je vis arriver Vladimir Ilitch. Il était venu à Makow en vélo ; il entra tout poudreux et fatigué, maudissant les mauvaises routes de Galicie.

Il fallait se rendre à Babja Góra vers le soir, pour passer la nuit à mi-hauteur dans une hutte de touriste qu'on appelle ici « *schronisko* » (refuge). Après le thé, nous nous installâmes sur une petite colline, non loin de ma maison, pour que Vladimir Ilitch pût se reposer. Vers six heures du soir nous soupâmes et nous rendîmes en vélo au village voisin Zawój situé au pied même de Babja Góra. Ayant laissé nos bicyclettes dans un petit restaurant, nous nous engageâmes dans un sentier en pente douce qui, bientôt s'enfonça sous bois. Le soir tombait. Malheureusement, nous avons laissé les lanternes sur nos bicyclettes. Le sentier faisait des zigzags. Pour raccourcir la route, Vladimir Ilitch proposa de monter en droite ligne. Nous avançons plus vite, en traversant de temps en temps le sentier ; mais, soudain, nous remarquâmes que celui-ci avait disparu. Croyant qu'il était resté à droite, nous tournâmes de ce côté : pas de sentier.

Nous le cherchâmes dans diverses directions. Peine perdue. Il ne nous restait plus qu'à continuer à monter tout droit. Il faisait déjà sombre ; nous progressions lentement, en nous heurtant à tout moment tantôt contre des buissons, tantôt contre des souches.

La perspective de passer la nuit dans la forêt nous menaçait. Soudain, une lumière ! Nous y courons. Hélas ! c'était la lueur phosphorescente d'un tronc d'arbre pourri. Nous poursuivons notre route. De nouveau une lumière apparaît au loin. Bientôt elle se précise. Nous commençons à distinguer deux fenêtres éclairées.

Nous trouvons la porte et nous entrons dans une vaste salle. Au milieu, un grand fourneau avec, dessus, une grande bouilloire qui chante gaiement et toute sorte d'ustensiles de touriste. À la table et sur les bat-flanc, une dizaine de personnes. Par terre, des sacs à dos dénoués. C'est le refuge. Après le souper, nous nous couchons sur les bat-flanc et, fatigués, nous nous endormons immédiatement, après avoir prié le gardien de nous réveiller à quatre heures du matin.

Le matin j'entends dans mon sommeil la voix de Vladimir Ilitch :

— Il est déjà sept heures et on ne nous a pas réveillés ! Nous avons manqué le lever du soleil.

Nous appelons le gardien.

— Regardez, *panowe*, par la fenêtre, dit-il, en souriant, il fait un tel brouillard qu'on ne voit rien à deux pas. Alors j'ai pensé que vous feriez mieux de dormir votre content.

Effectivement la pluie tombe dru. On ne voit rien qu'un brouillard brun clair. Inutile de faire l'ascension. Nous demandons au gardien si l'on peut espérer un temps meilleur. Sa réponse n'a rien de réjouissant : inutile d'attendre un changement avant le lendemain.

Ainsi, notre plan avait échoué. Nous ne pouvions attendre jusqu'au lendemain, Vladimir Ilitch devant être le soir même à Cracovie.

Sous une pluie battante, nous descendons. Nous reprenons nos vélos à Zawój et nous rentrons à grand-peine à Makow sur la route détremée par la pluie. Notre échec n'avait pas découragé Vladimir Ilitch.

— Dès mon premier jour libre, je reviendrai, fit-il, en me disant au revoir.

Effectivement, au bout de quinze jours, Vladimir Ilitch vint à Makow (cette fois, par chemin de fer). Nous nous rendîmes à pied à Zawój et, de là, nous arrivâmes sans encombres au refuge. Nous avions pris avec nous une lanterne, ce qui facilitait la marche.

Le gardien nous accueille comme de vieilles connaissances et nous promet de nous réveiller quelque temps qu'il fasse. Quatre heures du matin. De nouveau il y a du brouillard, mais moins épais que la dernière fois. Le gardien nous dit que là-haut le temps est peut-être très clair. Nous commençons l'ascension en nous guidant d'après les signes rouges sur les roches, qui indiquent le chemin. Voici la cime ; mais le brouillard ne s'est pas dissipé. On ne voit qu'à quelques mètres de distance. Nous décidons d'attendre, et, pour l'instant, de déjeuner. Au bout d'une demi-heure le brouillard commence à se dissiper et un site magnifique s'ouvre à nos yeux. Au loin, la longue chaîne des Tatras, éclairée par les rayons éclatants du soleil, semble suspendue dans l'air. Au-dessous tout disparaît dans le brouillard, pareil à de la mousse fouettée. Vladimir Ilitch rayonne :

— Vous voyez, nos efforts n'ont pas été perdus !

Le logement des Oulianov à Zwiezinec se révéla incommode. Il était situé loin de la gare où Vladimir Ilitch devait se rendre tous les jours pour expédier ses lettres (pour que ses articles destinés à la « *Pravda* » pussent arriver à temps, il les expédiait toujours par le train de nuit).

Les Oulianov trouvèrent un logement dans une maison neuve, rue Lubomirski, près de la gare. La rue n'était bâtie que d'un côté. Des fenêtres du logement on avait une large vue sur les champs qui s'étendaient le long de la frontière.

Bientôt le logement prit un aspect intime. On y sentait une atmosphère de labeur intellectuel. Sur les tables et les rebords des fenêtres, il y avait des piles de livres, de journaux et de manuscrits. À première vue, ils semblaient éparpillés en désordre. Mais, en réalité, tout était disposé d'après un système connu de Vladimir Ilitch : il trouvait immédiatement le livre ou l'article dont il avait besoin.

Après que les Oulianov eurent déménagé rue Lubomirski, nous fûmes voisins et nos rencontres devinrent plus fréquentes. C'est ce qui me permit d'observer la vie quotidienne de Vladimir Ilitch. Déjà auparavant je connaissais Vladimir Ilitch comme un grand théoricien, mais, dans cette période, je compris qu'il était doué de capacités géniales d'organisateur. Son sens extraordinairement développé du climat politique lui permettait d'apprécier la situation politique et l'état d'esprit des masses d'après de menus faits, insaisissables pour d'autres.

Les Oulianov vivaient très modestement. Les travaux littéraires étaient la principale source de leurs revenus. Mais ils n'étaient pas réguliers. La censure de la Russie tsariste rendait difficile l'impression des ouvrages de V. Lénine. Vladimir Ilitch avait renoncé à l'aide offerte par sa mère (elle touchait une pension pour son mari). Il lui était désagréable de recevoir de sa famille même de petits colis alimentaires, et, ordinairement, il assurait les siens que « *maintenant, il n'avait besoin de rien...* » Dans des cas extrêmes seulement, il acceptait provisoirement que son travail fût payé sur les fonds du parti.

Le nouvel essor du mouvement ouvrier révolutionnaire en Russie contribuait à élargir rapidement les contacts de Vladimir Ilitch avec les groupes révolutionnaires des principaux centres industriels du pays. D'abord insignifiante, la correspondance avec la Russie augmentait rapidement, atteignant plusieurs centaines de lettres par mois. C'était Nadejda Konstantinovna qui assurait le courrier ; il lui arrivait de veiller très tard à écrire des lettres.

Seul un petit nombre de lettres de Russie étaient envoyées directement à l'adresse des Oulianov, à Cracovie. La plupart des lettres étaient expédiées dans différents pays, à l'adresse de personnes politiquement neutres, souvent étrangères, et, de là, renvoyées à Cracovie. Les lettres étaient écrites dans une langue convenue. Nadejda Konstantinovna savait les déchiffrer. Pour parler des affaires secrètes, on écrivait à l'encre sympathique entre les lignes d'une lettre d'aspect parfaitement inoffensif. Et les renseignements les plus importants étaient chiffrés.

Bientôt, pour envoyer les lettres en Russie, nous eûmes un moyen commode qui nous permit d'éviter la censure sévère à laquelle étaient astreintes les lettres venant de l'étranger. Par l'intermédiaire des ouvriers du pays, avec lesquels j'étais en relations, je réussis à trouver plusieurs paysans sûrs, qui venaient régulièrement du côté russe au marché de Cracovie. Pour une modeste rémunération, et, souvent, tout à fait gratuitement, ils consentaient à faire passer des lettres par la frontière et à les jeter dans les boîtes postales russes, d'où elles partaient comme de la correspondance intérieure, c'est-à-dire sans une censure spéciale.

Vladimir Ilitch travaillait depuis le matin jusque tard dans la soirée, mais le travail ne le fatiguait pas. Plus il avait de travail, et plus il se sentait alerte et intérieurement satisfait. Il répartissait son temps de telle façon qu'il lui restait chaque jour une heure ou deux pour se reposer. Amateur passionné de la nature, il passait ces heures à rouler sur son vélo ou à se promener dans les environs de Cracovie ; quand le temps le permettait, il faisait de lointaines excursions touristiques.

Le compagnon le plus fréquent de Vladimir Ilitch était Nadejda Konstantinovna ; mais son état de santé ne lui permettait pas toujours de l'accompagner. Les membres de notre petite colonie russe n'éprouvaient pas tous comme Vladimir Ilitch le besoin de se promener en dehors de la ville. On s'était divisé en deux groupes. Les partisans des excursions s'appelaient pour rire « promenagistes », et les partisans du cinéma « cinémistes ». Vladimir Ilitch était un « *promenagiste acharné* », comme s'exprima Nadejda Konstantinovna dans une lettre à la mère de Lénine. J'adhérais au « parti des promenagistes », et c'est pourquoi Vladimir Ilitch passait souvent me prendre. Mais quand je préparais mes examens d'État, j'essayais parfois de refuser. Vladimir Ilitch était inflexible ; il me persuadait que le temps que prendrait l'excursion me rafraîchirait et que je le rattraperais très vite.

Ordinairement, nous nous rendions dans la forêt Wolski et dans les villages environnants. Vladimir Ilitch observait attentivement la vie de la population du lieu. Il disait que les villages polonais rappelaient ceux de Russie et lui étaient plus proches que les villages d'Europe occidentale. En voyant la pauvreté des paysans polonais, il exprimait l'assurance que ceux-ci assimileraient les idées du socialisme plus vite que les paysans d'Europe occidentale.

La journée de travail de Vladimir Ilitch était strictement réglée. Il se levait vers huit heures et, par tous les temps, faisait une courte promenade. Après le petit déjeuner, il se mettait au travail. Vers dix heures arrivait le premier courrier, le plus intéressant, car il comprenait des journaux de Russie.

Leur contenu déterminait pour une grande part le travail de la journée : les journaux fournissaient des sujets pour les articles destinés à la « *Pravda* ». À ce moment arrivaient des camarades. Vladimir Ilitch examinait avec eux les questions d'actualité et répartissait les tâches littéraires. Les lettres étaient mises à la disposition de Nadejda Konstantinovna qui, aussitôt, écrivait les réponses les plus urgentes. Vladimir Ilitch s'enfermait dans sa chambre et, pendant plusieurs heures, demeurait inaccessible.

Dans des cas exceptionnels seulement, lorsque des camarades arrivaient de Russie, cet emploi du temps était troublé. Vladimir Ilitch estimait que les entretiens avec les nouveaux venus importaient le plus.

Vers deux heures on faisait une interruption pour le déjeuner. C'était Nadejda Konstantinovna qui s'occupait du ménage. Ses talents culinaires, alors qu'elle avait d'autres fonctions plus importantes, ne donnaient pas de résultats particulièrement brillants. Mais Vladimir Ilitch n'était pas difficile et se contentait de plaisanter, en disant, par exemple, qu'il lui fallait trop souvent manger du « rôti » : de la viande bouillie brûlée.

Après le repas, le travail continuait. Vers cinq heures, Vladimir Ilitch faisait une interruption pour se promener en dehors de la ville, en vélo ou à pied. En hiver, les promenades étaient remplacées par le patinage. Qui donc, en voyant ce joyeux patineur, plein d'entrain juvénile, qui dessinait des arabesques compliquées sur la glace, aurait pu se douter qu'il avait devant lui un grand chef et théoricien du prolétariat révolutionnaire ?

Vers 7 heures, quand arrivait le courrier du soir, Vladimir Ilitch rentrait et continuait à travailler jusque tard dans la soirée. Vers 11 heures du soir, quand devait partir le rapide pour la Russie, il portait lui-même toute sa correspondance à la gare afin qu'elle arrivât plus vite à Pétersbourg, à la rédaction de la « *Pravda* ».

Parfois, le soir, un petit groupe de camarades se rassemblaient chez les Oulianov. Pendant le thé, autour de la table de cuisine des conversations animées s'engageaient sur les questions d'actualité. D'ordinaire, Vladimir Ilitch y prenait une part active. Il avait un don remarquable d'orienter la conversation de telle manière que les interlocuteurs avaient l'impression d'être arrivés par leur propre intelligence à telle ou telle conclusion, même lorsque, précédemment, ils étaient d'un tout autre avis. Insensiblement, Ilitch communiquait à son entourage sa méthode de penser, matérialiste. Sa simplicité, sa modestie et sa cordiale camaraderie, créaient une atmosphère d'égalité. Jamais il ne faisait sentir à ses interlocuteurs sa supériorité intellectuelle.

En automne 1912 l'attention de Vladimir Ilitch était rivée aux élections à la IV^e Douma d'État ¹.

— Les élections doivent jouer un rôle organisateur pour rallier les ouvriers autour des principaux mots d'ordre du parti, disait Vladimir Ilitch.

Il était entièrement absorbé par les questions rattachées aux élections. Même pendant les promenades, Vladimir Ilitch traitait souvent de ce sujet, bien que, d'ordinaire, il évitât, en se promenant, de parler de ce qui faisait l'objet de son travail quotidien.

La loi réactionnaire sur les élections à la Douma dressait une foule d'obstacles devant les électeurs ouvriers. Les mesures administratives rendaient ces obstacles presque insurmontables. Au système des curies électorales, avec leurs élections, à trois degrés, s'ajoutèrent les arrestations des ouvriers d'avant-garde, qui avaient pris la parole aux réunions électorales légales. Les rapports étaient également compliqués avec les mencheviks liquidateurs, les socialistes-révolutionnaires et les troudoviks², qui lançaient des mots d'ordre prometteurs dans leurs discours.

1 Douma d'État, institution représentative dans la Russie tsariste convoquée à la suite de la révolution de 1905-1907. Dans la IV^e Douma (1912-1917) prédominaient les députés d'extrême droite, partisans de l'autocratie tsariste. La minorité social-démocrate était composée par 6 bolcheviques : A. Badaïev, M. Mouranov, G. Petrovski, F. Samoilov, N. Shagov et R. Malinovski (qui était un agent provocateur) et par 7 mencheviks.

2 Troudiviks (Groupe du Travail), groupe de démocrates petits-bourgeois aux Doumas d'Etat qui rassemblait les paysans et les intellectuels de tendance populiste. Les troudoviks hésitaient, à la Douma, entre les cadets et les social-démocrates.

Vladimir Ilitch estimait que les bolchéviks devaient présenter des mots d'ordre précis, et renoncer à tout accord avec les menchéviks-liquidateurs, les socialistes-révolutionnaires et les troudoviks. À son avis, il fallait renoncer à la chasse aux mandats.

— De toute façon, disait-il, avec l'actuelle loi électorale, nous ne pouvons escompter un grand nombre de sièges pour les ouvriers. Ce qui est beaucoup plus important, c'est le nombre des voix ouvrières données pour les candidats du parti bolchévik. Ce chiffre montrera la forte influence que nous exerçons sur le prolétariat.

En somme, le résultat des élections contenta Vladimir Ilitch. Il était heureux de voir que plus d'un million d'ouvriers avaient voté pour les bolchéviks, tandis que les menchéviks-liquidateurs n'avaient reçu que 200 000 voix environ. Vladimir Ilitch estimait nécessaire d'établir après les élections le contact avec les députés bolchéviks élus à la IV^e Douma.

Fin décembre (ancien style) se tint à Cracovie une conférence du Comité Central, élargie aux militants du parti, que l'on appela, pour des considérations de prudence, conférence de Février. À part Lénine, Staline et Kroupskaïa, prirent part à la conférence les bolchéviks, députés à la Douma : [Pétrovski](#), Chagov, [Mouranov](#), [Badaev](#), [Malinovski](#), ainsi que [Troïanovski-Rozmirovitch](#), d'autres encore.

La plupart des députés avaient usé pour la première fois de leur droit parlementaire et étaient arrivés, porteurs de passeports étrangers légaux. Seul le camarade Mouranov ne s'était pas encore assimilé son immunité parlementaire et était venu par le vieux moyen « sûr », c'est-à-dire qu'il avait franchi la frontière illégalement. Ayant appris la chose, Vladimir Ilitch, en présence de tous les camarades, réprimanda Mouranov, légèrement confus :

— Pensez donc à ce qui serait arrivé si on vous avait saisi à la frontière ! Dans quelle situation vous auriez placé toute la fraction !

Mais d'après le ton et le sourire de Vladimir Ilitch, on pouvait voir qu'il comprenait parfaitement la méfiance de Mouranov à l'égard de ladite immunité parlementaire. Par la suite, lorsque commença la première guerre mondiale, cette méfiance se justifia complètement : on déporta toute la fraction bolchévique en Sibérie.

La conférence de Février se tint rue Lubomirski, au domicile de Vladimir Ilitch. Les petites pièces s'emplirent d'un grand nombre de camarades.

Au centre des travaux de la conférence se trouvaient les questions d'actualité les plus importantes : l'essor révolutionnaire en Russie, l'accentuation du mouvement gréviste, la tactique de la fraction bolchévique à la Douma, la consolidation des organisations illégales du parti, l'attitude envers les liquidateurs, les organisations « nationales » de la social-démocratie.

L'arrivée de Russie de militants du parti était une grande fête pour Vladimir Ilitch. Se sentant dans son élément naturel, il était très animé et joyeux ; à ses moments de liberté, entre les séances, il engageait des causeries prolongées avec chacun des nouveaux venus, et les sondait. Vladimir Ilitch savait, par de brèves questions, orienter l'entretien dans la voie désirable pour éclairer à fond la question qui l'intéressait.

Pour des considérations de prudence, on avait décidé de loger les camarades autant que possible chez des particuliers. Un petit nombre seulement descendit à l'hôtel. La plupart des camarades furent installés chez des ouvriers. Dans leur masse, les ouvriers de Cracovie étaient d'esprit internationaliste et aidaient volontiers les camarades russes, ce qu'on n'aurait pu dire, par exemple, des leaders social-démocrates de Galicie.

Après le départ des camarades une accalmie survint dans la vie de notre colonie qui reprit son cours ordinaire. Nos rencontres et conversations du soir recommencèrent. Vladimir Ilitch se replongea dans son travail quotidien. Il suivait attentivement l'activité de la fraction bolchévique de la Douma et rédigeait les thèses des interventions des membres de la fraction. Comme auparavant, il consacrait son attention principale à la « *Pravda* ».

Il y avait des moments où Vladimir Ilitch, habituellement optimiste, devenait songeur. Il arpentait en silence sa chambre, s'arrêtait devant la fenêtre et regardait longuement les champs au-delà desquels passait la frontière russe. On eût dit que ses pensées cherchaient à survoler la frontière, à regagner la Patrie, dont l'accès lui était interdit à l'époque. Au printemps, nous fîmes des promenades plus fréquentes dans les environs de Cracovie. Nous rêvions d'aller passer quelques jours dans les Tatras, mais Vladimir Ilitch n'arrivait pas à en trouver le temps. Il travaillait énormément, et le soir, quand les autres membres de la colonie se réunissaient à la cuisine, il restait dans sa chambre.

La santé de Nadejda Konstantinovna s'aggravait : de fréquentes palpitations du cœur et d'autres symptômes de la maladie de Basedow apparurent. Vladimir Ilitch était inquiet. Nadejda Konstantinovna ne voulait pas consulter les médecins. Enfin, grâce à nos efforts conjugués, nous réussîmes à la décider, et elle alla trouver un des meilleurs neurologistes de Cracovie. Celui-ci lui conseilla de passer plusieurs mois dans la montagne.

On discuta longuement la question de savoir où aller. En fin de compte, on choisit le village de Poronine, situé au pied de la haute Tatra. Au point de vue du climat, Poronine convenait pour le traitement de Nadejda Konstantinovna. En outre, on pouvait travailler là tranquillement, et la vie y était bon marché.

Une chose inquiétait Vladimir Ilitch : le déménagement à Poronine n'allait-il pas se répercuter sur sa liaison avec Pétersbourg ? Il me pria de me renseigner. J'appris qu'il suffisait d'expédier la correspondance quelques heures plus tôt : elle serait emportée par le train par lequel Vladimir Ilitch l'envoyait de Cracovie. Cela l'arrangeait parfaitement.

En fait, Poronine était le faubourg de Zakopane, ville d'eaux réputée, lieu de villégiature favori des intellectuels polonais, des étudiants et des émigrés politiques. Parmi nos connaissances vivaient là-bas le camarade Viguilev (plus tard, consul soviétique en Pologne), le docteur Brzezinski (ancien narodovoletz³), le docteur Dluski (directeur d'un sanatorium pour tuberculeux), l'écrivain Sieraszewski, avec lequel j'avais fait connaissance en 1905, à la prison de Varsovie. Dans la journée, la plupart des touristes allaient en montagne et Zakopane semblait mort. Le soir, tout se ranimait. Un public bigarré emplissait les cafés nombreux. On y engageait des discussions interminables sur des sujets politiques et littéraires.

Les habitants du lieu étaient les Gorals, type original de montagnards polonais. Hauts de taille, maigres, ils portaient des costumes pittoresques de toile blanche, brodée en couleur ; la culotte enserrait les jambes, les « *gunkis* » en même tissu, jetés sur une épaule, rappelaient les mantelets des hussards.

Beaucoup de Gorals étaient guides professionnels. Ils passaient leur temps libre dans les cafés à causer avec les touristes, laissant aux femmes les soins du ménage et les travaux des champs. Vladimir Ilitch regardait d'un œil désapprobateur cette fraternisation de café, comme il disait, fraternisation qui démoralisait les montagnards. Lui-même ne s'intéressait pas à la vie de café et ne passait à Zakopane qu'en se rendant dans la montagne.

3 Partisan de l'organisation populiste « *Narodnaïa Volia* ».

La nature des monts Tatras se distinguait de celle des Alpes suisses, que Vladimir Ilitch connaissait. Ici, il n'y avait pas de zone herbeuse transitoire qui, dans les Alpes, atteint deux mille mètres d'altitude. Dans les Tatras, à une hauteur de mille mètres commençait une zone étroite de conifères de petite taille. Puis, presque sans transition, c'étaient des roches absolument nues. Par endroits, l'ascension était difficile et uniquement accessible aux touristes expérimentés, qui s'aidaient de grappins de fer, fixés dans le roc.

Ce qui plaisait à Vladimir Ilitch dans les Tatras, c'est qu'à la différence des Alpes suisses, on pouvait en un ou deux jours atteindre n'importe quelle cime. Dans les Tatras il n'y avait alors ni hôtels, ni funiculaires, ni kiosques où l'on vend des souvenirs qui frappent par leur platitude et leur manque de goût. Dans plusieurs vallées il y avait des refuges primitifs de touristes, avec des bat-flanc en bois et des paillasses, souvent même sans gardien. Les touristes pouvaient s'y installer, se chauffer, etc. Seule la vallée du lac l'Œil de la mer possédait une route et un hôtel de montagne.

Les commodités des Alpes suisses, où l'on pouvait atteindre de nombreuses cimes par le funiculaire, n'attiraient pas Vladimir Ilitch. Pour lui, le principal charme des excursions en montagne résidait dans les difficultés que l'on surmonte et dans les impressions multiples qu'offre l'ascension.

Les Oulianov avaient loué une maison paysanne avec une véranda et une mansarde, située entre Poronine et le village voisin Czarny Dunajec. La propriétaire, Tereza Skupen, habitait à proximité d'une autre maisonnette. La maisonnette des Oulianov se dressait sur une clairière, à deux cents mètres environ de la route, au pied d'une petite colline. Au rez-de-chaussée il avait deux grandes pièces. Dans l'une d'elles on aménagea la chambre à coucher de Vladimir Ilitch et de Nadejda Konstantinovna ; elle servait également de cabinet de travail à Vladimir Ilitch. Dans la seconde pièce s'installa la mère de Nadejda Konstantinovna, Elizavéta Vassilievna, venue les rejoindre de Russie, en 1913. Le long de la maison courait un petit balcon étroit, conduisant à une cuisine spacieuse qui servait de cabinet de travail à Nadejda Konstantinovna et de « salon », où les camarades habitant Poronine se réunissaient souvent le soir. Par la suite, le camarade [Tikhomirnov](#), évadé de Sibérie, s'installa dans la mansarde.

Mon logement se trouvait près de la gare, à un demi-kilomètre environ de la maison des Oulianov. Au-delà, du côté de Zakopane, c'était le centre de Poronine : la poste et les magasins. Les autres membres de notre colonie habitaient sur la rive opposée du Dunajec.

À Poronine, Vladimir Ilitch se levait vers 7 heures du matin et, d'ordinaire, allait se baigner dans le Dunajec. Ce rapide torrent de montagne était en somme peu profond ; mais, près de la maison de Skupen, nous découvrièmes un endroit où l'on pouvait même nager. Les buissons qui poussaient sur la rive cachaient les baigneurs à la vue de la route carrossable.

Après le petit déjeuner, Vladimir Ilitch s'installait dans chambre, à une grande table placée entre deux fenêtres et travaillait jusqu'à 7 heures du soir, avec une courte interruption pour le repas. Parfois, quand il faisait beau, il allait travailler sur la colline voisine de la maison, d'où une large vue s'ouvrait sur la chaîne montagneuse des Tatras.

— Cette vue, disait-il, loin de détourner mon attention, m'aide à me recueillir.

L'éclairage électrique n'existait pas alors à Poronine. Il était difficile de travailler à la lumière d'une petite lampe à pétrole. Aussi Vladimir Ilitch s'efforçait-il de terminer son travail pendant qu'il faisait jour. Vers 7 heures il portait ses lettres à la gare et faisait ensuite une petite promenade à pied ou en vélo.

D'ordinaire, on se promenait à pied sur les collines longeant la vallée où étaient situés Poronine, Czarny Dunajec et d'autres petits villages échelonnés sur la route conduisant à Nowy Targ, centre du district. En vélo on pouvait rouler dans la direction de Nowy Targ, Zakopane ou du village de Bukowina par un chemin vicinal, parallèle à la chaîne des Tatras.

Souvent, le soir, notre petit groupe se réunissait chez les Oulianov. On parlait avec animation des questions politiques d'actualité. Nadejda Konstantinovna n'y participait pas toujours : elle s'asseyait à l'écart pour terminer la correspondance courante.

Vladimir Ilitch était habituellement animé, il plaisantait et raillait avec bonhomie la « *grand-mère* », Elizavéta Vassilievna, en choisissant des thèmes qui devaient provoquer ses objections. Leurs relations étaient très touchantes. Vladimir Ilitch l'estimait beaucoup et se montrait indulgent pour ses faiblesses. Elizavéta Vassilievna était fière de Vladimir Ilitch, mais cela ne l'empêchait pas de le « réprimander » pour « *son manque de sens pratique* ».

Souvent Vladimir Ilitch offrait à l'un des assistants une partie d'échecs. Il était très attentif, laissait rarement impunies les fautes de son adversaire. Si les choses prenaient pour lui une mauvaise tournure, il devenait grave, cessait de plaisanter, réfléchissait et trouvait souvent une issue à sa situation embarrassante. Ceux qui l'observaient comprenaient à son sourire qu'il s'était déjà tiré d'affaire. Quand il perdait, il reconnaissait avec bonhomie sa défaite ; il expliquait en quoi consistait sa faute principale et rendait justice à l'heureuse combinaison de son adversaire. J'étais moins fort que Vladimir Ilitch, et j'éprouvais une grande satisfaction quand il m'arrivait de gagner. La plupart d'entre nous connaissaient mal les théories du jeu d'échecs, et cela rendait nos batailles plus originales et plus variées.

Contrairement à nos espérances l'air de la montagne ne fit pas de bien à Nadejda Konstantinovna. Ses palpitations reprirent, les autres symptômes de la maladie s'accrochèrent. Elle cessa complètement de se promener avec nous. Vladimir Ilitch m'entretenait souvent à ce sujet. Finalement nous décidâmes que le plus rationnel serait de consulter le professeur Kocher, qui vivait en Suisse, à Berne, et était un spécialiste renommé à l'époque pour les maladies de la glande thyroïde. Ne voulant pas laisser Nadejda Konstantinovna faire seule un voyage aussi long, Vladimir Ilitch résolut de l'accompagner. Cette solution entraînait le sacrifice d'un temps précieux et était difficile pour des considérations pécuniaires. Mais Vladimir Ilitch n'hésita pas. Il résolut de compenser la perte de temps en consolidant les sections du parti à l'étranger, qu'il pourrait visiter pendant le voyage. En outre, il avait décidé de faire des conférences à Vienne et dans les villes suisses, ce qui résoudrait partiellement la question argent.

Elizavéta Vassilievna avait déjà soixante-dix ans, et était assez faible. Les Oulianov ne voulaient pas la laisser seule. Vladimir Ilitch me pria de m'installer dans leur logement pendant leur absence ; j'y consentis, bien entendu.

Au bout de six semaines, les Oulianov rentrèrent à Poronine, contents des résultats de leur voyage. Après l'opération, l'état de santé de Nadejda Konstantinovna s'était sensiblement amélioré ; elle se sentait plus forte, les palpitations avaient cessé. Malgré les recommandations de Kocher de se ménager les premiers temps, elle avait hâte de se remettre au travail. Les objurgations de Vladimir Ilitch restaient vaines. À plusieurs reprises, il essaya de recourir à mon autorité de médecin ; mais cela non plus n'était pas d'un effet prolongé. À la fin, Nadejda Konstantinovna se révolta ; elle déclara qu'elle était tout à fait bien portante et qu'elle n'avait que faire des conseils des médecins. Elle n'accepta qu'un seul compromis : elle s'abstiendrait des excursions d'altitude.

Quand le travail le permettait, Vladimir Ilitch se réservait un jour ou deux pour des excursions en montagne. C'était un touriste très endurant. Moi, qui étais de dix ans plus jeune que lui, j'avais quelquefois peine à le suivre. Et les autres membres de notre colonie de Poronine, casaniers, refusaient de prendre part aux excursions difficiles.

Je me rappelle surtout l'ascension de Ryssy, bientôt après que Vladimir Ilitch fut rentré de Suisse. Par une claire matinée, nous nous rendîmes en petit groupe à Zakopane. Sans grand effort, nous parvînmes à la vallée pittoresque de Hala Gacienicowa. Au milieu de la vallée, dans une dépression entourée de tous côtés par de hauts rochers, se trouvait le Czarny Staw (Lac Noir), très fréquenté, et, à peu de distance, un refuge où le fourneau était allumé toute la journée, avec, dessus, une bouilloire pleine.

Nous nous installâmes sur les rochers, près du refuge, et prîmes le thé dehors. Quelques-uns de nos compagnons s'installèrent sur les roches pour fumer. Vladimir Ilitch et moi, qui ne fumions pas, descendîmes jusqu'au lac. L'eau qui, de loin, paraissait noire à cause des roches qui s'y reflétaient, était en réalité très limpide. On voyait distinctement les pierres et les plantes aquatiques du fond.

Après une heure de repos, on se mit en route vers le col Zawrat. Le sentier prit bientôt fin. Il fallait grimper sur les roches. Aux endroits les plus abrupts, des grappins de fer étaient fixés dans le roc pour faciliter la montée. Nous aidant de ces grappins, nous commençâmes prudemment à monter.

La vue qui se découvrait au col nous dédommagea des difficultés de l'ascension. D'un côté s'étendait Hala Gacienicowa et Czarny Staw, de l'autre une charmante vallée allongée et, au-delà, les chaînes sinueuses de la Haute Tatra. Pareils à des perles fines, cinq petits lacs scintillaient dans la vallée.

— Cela valait la peine de grimper jusqu'ici ! dit Vladimir Ilitch.

La descente fut relativement aisée. Nous débouchâmes bientôt sur un sentier, dont les zigzags réguliers dévalaient en pente douce. Arrivés au premier des cinq lacs, nous nous rafraîchîmes dans son eau presque glacée et poursuivîmes notre route. Dans la vallée, il y avait encore un refuge. Nous ne nous y attardâmes pas, car nous voulions arriver au plus tôt à l'Œil de la mer, but de notre excursion pour ce jour-là. Après la vallée, il y avait un second col peu élevé ; un sentier commode y conduisait. Nous atteignîmes bientôt le col d'où la vue s'ouvrait sur une vallée encore plus pittoresque au fond de laquelle, parmi les roches, se trouvait un lac. Effectivement il ressemblait à un œil, profondément enfoncé dans son orbite.

Le matin, une partie de notre compagnie, effrayée par les difficultés de l'ascension des Ryssy, préféra rebrousser chemin. Vladimir Ilitch et moi, nous résolûmes d'accomplir jusqu'au bout le plan tracé.

L'ascension se révéla moins difficile que nous ne le supposions, mais elle fut très fatigante et monotone. Le sentier montait en petits zigzags sur le flanc abrupt de la montagne. En nous retournant en arrière, nous voyions le panorama constamment élargi des chaînes de montagnes, et, en bas, l'Œil de la mer qui paraissait minuscule. Vladimir Ilitch s'arrêtait et essayait de reconnaître les différentes cimes qui, vues de là, avaient un tout autre aspect que de Poronine.

Nous approchions de la cime. Il nous restait à franchir le dernier secteur, petit mais très difficile. La liaison avec le massif des Ryssy semblait coupée. À quelques mètres, nous voyions distinctement un sentier qui conduisait à la cime. Mais, pour l'atteindre, il fallait franchir une crête aiguë, rappelant une selle dont les côtés descendaient presque à pic, dans deux gouffres profonds. Je me retourne. Vladimir Ilitch s'est arrêté au milieu de la crête ; mais voilà qu'il reprend sa marche et me rejoint. Il me dit qu'il avait regardé en bas et que le vertige l'avait pris ; cependant, il l'avait vite surmonté.

Nous voici au sommet. Devant nous s'étend un vaste panorama de montagnes. Nous restâmes là une heure environ à nous reposer : nous mangeâmes les provisions que nous avions emportées, et nous nous préparâmes à la descente.

Redoutant que l'incident de la crête ne se répète, je propose de passer par un autre chemin, sous prétexte que nous y découvririons d'autres paysages. Vladimir Ilitch devine aussitôt ma manœuvre et tranche :

— Il ne faut pas éviter les difficultés ! Il faut savoir les surmonter !

Ceci dit, il commença la descente et eut vite fait de franchir la crête. Nous descendîmes dans la vallée sans autres incidents, satisfaits de notre excursion.

Fin septembre (ancien style) 1913, la vie était particulièrement animée à Poronine. La conférence du Comité Central du P.O.S.D.R., élargie aux militants du parti, y avait commencé ses travaux.

Organiser la conférence à Poronine avait été beaucoup plus simple qu'à Cracovie. Des touristes y venaient souvent passer quelques jours, et personne ne faisait attention aux nouveaux venus. La plupart des camarades arrivés étaient descendus à la pension Guta (aujourd'hui Musée Lénine). La conférence se tint au domicile de Vladimir Ilitch, dans la maison de Tereza Skupen. Officiellement, on l'appela « Conférence d'été » pour donner le change à l'Okhrana tsariste. Malgré ces précautions, l'Okhrana fut amplement renseignée, car, parmi les délégués il y avait deux provocateurs : Malinovski et Lobov, démasqués par la suite.

À la fin d'octobre, les Oulianov déménagèrent de Poronine à Cracovie. Ils se fixèrent dans la même rue Lubomirski que l'an passé, mais dans une autre maison. L'ancien train de vie reprit.

Un grand événement dans la vie politique de Cracovie de cette période, fut le rapport présenté par Vladimir Ilitch le 8 (21) mars 1914, organisé par la « *Spujnia* » (l'Union) des étudiants progressistes. Ce rapport attira l'attention des partisans des différents courants de parti. La salle spacieuse de la « *Spujnia* » était bondée. C'était la première fois que je voyais Vladimir Ilitch parler devant une nombreuse assistance ; aussi cette intervention s'est-elle gravée dans ma mémoire.

Vladimir Ilitch commença son rapport du même ton calme dont il parlait habituellement chez lui. Sans hausser la voix, sans aucun procédé oratoire, il exposa aussitôt aux auditeurs le fond du sujet. Analysant les conditions politiques et économiques de la Russie, il indiqua que le capitalisme s'y développerait inévitablement et, partant, le mouvement ouvrier. Avec le laconisme et la clarté qui lui étaient propres dans l'exposé de ses pensées, il brossa le rôle du prolétariat dans le mouvement révolutionnaire en général, et dans les conditions de la Russie, en particulier. Ensuite, Vladimir Ilitch souligna la nécessité de coordonner la lutte du prolétariat de toutes les nationalités qui se trouvaient sous le joug de l'autocratie. Passant à la question nationale, il développa son point de vue sur le droit de toutes les nations à disposer d'elles-mêmes, jusques et y compris la formation d'États nationaux.

Le rapport, qui avait duré deux heures, fut écouté avec une attention soutenue. Les principales thèses étaient tout à fait nouvelles pour la plupart des auditeurs. Elles provoquèrent de nombreuses questions auxquelles Vladimir Ilitch donna des réponses brèves et nettes.

Une discussion animée s'engagea qui prit trois soirées. Les principales thèses de Vladimir Ilitch provoquèrent des objections tant des membres de ladite fraction révolutionnaire du Parti socialiste polonais que des membres de la social-démocratie de Pologne et de Lituanie.

Les questions soulevées au cours de la discussion furent ensuite maintes fois examinées le soir, chez les Oulianov. Au cours de ces causeries, Lénine m'expliqua les principes fondamentaux de l'internationalisme du mouvement ouvrier, étranger à tout ferment nationaliste ; il fit l'analyse des manifestations de nationalisme sous les formes les plus diverses. Il condamnait avec une violence particulière toute manifestation d'antisémitisme.

— Même la moindre nuance d'antisémitisme, disait Vladimir Ilitch, prouve l'esprit réactionnaire du groupe ou de la personne qui l'a manifestée.

D'autre part, il blâmait violemment les bundistes pour leur tendance à isoler le mouvement ouvrier juif de la lutte des ouvriers des autres nationalités. Il jugeait nuisible la position des bundistes, non seulement du point de vue de la nécessité de réaliser l'unité du mouvement ouvrier, mais aussi du point de vue idéologique.

— Ces tendances, disait-il, il faut les balayer du mouvement ouvrier, étant donné qu'elles contredisent foncièrement l'idée de la solidarité ouvrière.

En mai 1914, toute notre colonie déménagea de nouveau à Poronine. Vladimir Ilitch s'était convaincu que, là-bas, il pouvait travailler aussi bien qu'à Cracovie, et qu'il y était plus commode d'organiser des conférences.

Un assez grand nombre de camarades de Russie venaient à Poronine trouver Vladimir Ilitch. Animé et joyeux, il errait longuement avec eux dans les environs ; et il leur donnait des directives et en recevait des informations sur la situation en Russie.

On travaillait énergiquement à préparer le congrès du Parti. Mais on ne réussit pas à le convoquer : la guerre impérialiste mondiale commença. Celle-ci ne pouvait manquer de se répercuter sur notre situation à nous, citoyens russes, qui nous trouvions en territoire « ennemi ». Mais aucun de nous n'y avait songé. Notre esprit était occupé ailleurs.

La liaison avec la Russie fut interrompue. Vladimir Ilitch arpentait sa chambre en silence lorsque je vins chez lui. Tous les camarades étaient là, au complet. Soudain, Vladimir Ilitch s'arrêta et dit :

— Il faut, coûte que coûte, trouver de nouveaux moyens pour continuer le travail dans les conditions de la guerre. Il faut tout d'abord établir au plus vite la liaison avec la Russie par l'intermédiaire des camarades en Suisse et en Suède. Nous leur écrirons dès aujourd'hui. Il faut, coûte que coûte, rétablir les contacts réguliers avec Pétersbourg.

Vladimir Ilitch prévoyait nettement le cours des événements. Il nous expliqua :

— Si la guerre russo-japonaise, relativement petite, qui se déroulait en Extrême-Orient, a mis en mouvement les masses, la guerre actuelle, beaucoup plus sérieuse, et qui, au surplus, se déroule plus près des centres vitaux de la Russie, ne peut manquer d'amener la révolution.

Il poursuivit :

— Depuis la guerre du Japon, rien n'a changé dans l'armée russe. Ce sont les mêmes officiers ignorants, les mêmes généraux, les mêmes intendants, le même niveau d'armement très bas. Dans ces conditions, le soldat russe, malgré toute sa vaillance et sa bravoure, ne peut pas faire grand-chose.

On sentait que, d'une part, la guerre devait rapprocher l'avènement de la révolution russe mais, de l'autre, du moins pour un certain laps de temps, elle détachait Lénine de la pratique révolutionnaire. Malgré la situation changée, Vladimir Ilitch poursuivait ses travaux théoriques. Il écrivait [un article sur Karl Marx](#) pour le dictionnaire encyclopédique Granat, dépouillait des matériaux sur la question agraire, et projetait d'autres ouvrages sur des sujets inspirés par la guerre.

Deux fois par jour, à l'arrivée des journaux, tout le monde s'assemblait devant le bureau de poste. On discutait sur place les derniers communiqués. Vladimir Ilitch n'était pas du nombre des optimistes qui supposaient que la guerre ne durerait que quelques semaines.

— La guerre sera très acharnée, disait-il. Les deux parties belligérantes ont beaucoup de ressources en armement et en hommes. Les capitalistes forceront leurs gouvernements respectifs à faire la guerre jusqu'à complet épuisement de l'une des parties.

Vladimir Ilitch suivait avec une attention particulière les renseignements sur le moral des ouvriers dans les pays belligérants. Il attendait avec une grande impatience les informations sur la séance du Reichstag allemand qui allait discuter le budget de guerre. À cette séance, la position des social-démocrates allemands devait se préciser. Vladimir Ilitch leur faisait plus confiance qu'aux socialistes français : les social-démocrates allemands ne s'étaient-ils pas nettement prononcés contre la guerre au Congrès socialiste international de Bâle ?⁴

Je n'oublierai jamais le jour où l'on apprit le vote unanime des social-démocrates allemands pour le budget de guerre proposé par le gouvernement allemand⁵. Le 5 août, au matin, je m'étais rendu à la gare, au train du matin qui apportait les journaux de Cracovie à Poronine. Ceux-ci devaient contenir des informations sur la séance de la veille du Reichstag allemand. Je prends un journal et je lis : « *Le budget de guerre voté à l'unanimité par le Reichstag* ». Aussitôt je me rends chez Vladimir Ilitch et, d'une voix émue, je lui annonce cette nouvelle.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-il. Vous avez probablement mal compris le texte polonais du télégramme.

Je lui montre le journal où était publié le télégramme laconique, ne laissant aucun doute. Il n'est pas encore convaincu. Nous appelons Nadejda Konstantinovna. Il avait plus confiance dans ses connaissances de la langue polonaise. Nadejda Konstantinovna confirme l'exactitude de ma traduction.

Vladimir Ilitch définit aussitôt la portée historique de cette trahison des leaders de la social-démocratie allemande par rapport au mouvement ouvrier international.

— C'est la fin de la IIe Internationale, dit-il. Et il ajouta :

— Dès aujourd'hui, je cesse d'être social-démocrate et je deviens communiste.

Nous n'attribuâmes pas d'importance à cette phrase qui lui avait échappé. Par la suite, il devint évident que, dès cette époque, Lénine avait conçu l'idée d'une IIIe Internationale, de l'Internationale Communiste.

Pendant plusieurs jours Vladimir Ilitch resta comme replié sur lui-même. Apparemment, un grand travail intérieur s'opérait en lui. Il comprenait qu'il était nécessaire de prendre des mesures graves. Avec l'esprit de résolution dont il faisait toujours preuve dans les questions importantes, les questions de principe, il n'hésita pas à se dresser contre les autorités universellement reconnues du mouvement socialiste international et à lancer un appel révolutionnaire à une lutte implacable des ouvriers de tous les pays belligérants contre leurs gouvernements, pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile.

4 Le Congrès de Bâle (IXe Congrès de la IIe Internationale) avait été convoqué pour aborder la question de la lutte contre le danger imminent d'une guerre impérialiste, dont la menace s'était encore accrue depuis le début de la première guerre des Balkans. Le Congrès réaffirma les décisions du Congrès de Stuttgart de la IIe Internationale de 1907 et adopta à l'unanimité le « *Manifeste sur la guerre* », qui appelait les travailleurs de tous les pays à mener une lutte résolue contre la menace de guerre, « *pour s'opposer à l'impérialisme capitaliste avec la puissance de la solidarité internationale du prolétariat* ». En cas de guerre, le manifeste recommandait aux socialistes d'utiliser la crise économique et politique provoquée par elle pour lutter en faveur de la révolution socialiste.

5 Le 4 août 1914, la fraction parlementaire social-démocrate du Reichstag vota avec les députés bourgeois les crédits de guerre demandés par le gouvernement du Kaiser, approuvant ainsi la guerre impérialiste de Guillaume II. L'aile gauche des députés social-démocrates, dont Karl Liebknecht, était contre la guerre mais s'est finalement soumise à la discipline de vote de la majorité de la fraction. Le même jour, les partis socialistes de France et de Belgique publiaient chacun un manifeste exprimant leur soutien à la guerre menée par leurs gouvernements respectifs.

Se trouvant sur le territoire de l'empire austro-hongrois en guerre avec la Russie, Vladimir Ilitch était dans l'impossibilité de déployer l'action visant à grouper les couches révolutionnaires du prolétariat des pays belligérants. Il lui fallait se transporter dans un pays neutre, d'où il pourrait se mettre en contact avec la Russie et avec les organisations ouvrières des autres pays. La chose était extrêmement compliquée, étant donné que les gouvernements des pays belligérants ne laissaient pas sortir les citoyens de la partie adverse.

Des circonstances inattendues vinrent à l'aide de Vladimir Ilitch. Une histoire des plus absurdes arriva. La psychose de guerre avait gagné aussi le petit village galicien de Poronine. Les paysans, poussés par le curé, se mirent à observer le groupe des « moscouitaires ». Une paysanne ignorante découvrit une « chose terrible » : un des « Russes » montait sur la colline et, là-bas, se mettait à écrire : apparemment, il relevait les plans stratégiques de Poronine. Le gendarme du lieu, auquel s'était adressée la paysanne, opéra une perquisition chez Vladimir Ilitch. Il ne trouva rien de suspect, si ce n'est des tableaux de chiffres incompréhensibles et un vieux revolver ; il invita Vladimir Ilitch à l'accompagner le lendemain à la ville voisine : Nowy Targ.

Le gendarme parti, Vladimir Ilitch vient me trouver en vélo. Il était évident que l'affaire pouvait prendre une mauvaise tournure. Il fallait immédiatement s'assurer l'appui de citoyens influents de l'endroit au courant de l'activité de Vladimir Ilitch. Nous passâmes en revue les hommes qui pourraient nous être utiles. Nous arrêtâmes notre choix sur le docteur Dluski, que je connaissais bien, directeur du grand sanatorium de Zakopane. Il avait en son temps pris part au mouvement révolutionnaire polonais et devait forcément connaître Vladimir Ilitch, d'après ses ouvrages.

Sans plus réfléchir, nous enfourchons nos vélos et nous nous rendons au sanatorium, situé à quatre ou cinq kilomètres de Zakopane. Dluski nous reçut très aimablement. Il était heureux de faire la connaissance de Vladimir Ilitch. Sans hésiter, il accepta de se porter garant pour lui devant le staroste (chef du district) de Nowy Targ et espérait arranger rapidement les choses si... si l'affaire n'avait pas encore été transmise aux autorités militaires.

Ayant regagné sans encombre Poronine, nous nous séparâmes. Vladimir Ilitch partit faire le tour des camarades pour les avertir de l'événement et envisager la conduite à suivre. Quant à moi, je me rendis chez l'écrivain Kasproicz pour m'assurer son appui. L'histoire arrivée à Vladimir Ilitch l'émut vivement. Il me dit que, bien entendu, il en parlerait volontiers au staroste, mais qu'il ne pouvait s'adresser aux instances militaires : sa femme était russe, fille d'un général ; aussi toute sa famille était-elle suspecte aux autorités militaires.

Le lendemain, Vladimir Ilitch se rendit à Nowy Targ où il fut arrêté, son affaire ayant déjà été transmise aux autorités militaires.

Nos amis de Zakopane ne pouvaient plus rien faire pour nous. Nadejda Konstantinovna et d'autres camarades envoyèrent plusieurs télégrammes aux députés socialistes du parlement : à Marek à Cracovie, à Diamant à Lvov, à [Victor Adler](#) à Vienne. Cela fit son effet. Une dizaine de jours plus tard, Vienne envoya l'ordre de remettre Vladimir Ilitch en liberté.

Par la suite le bruit courut à Vienne de l'entretien qu'Adler aurait eu avec le premier ministre autrichien. Celui-ci lui aurait demandé :

— Mais êtes-vous absolument sûr que Lénine soit réellement l'ennemi du tsar russe ?

À quoi Adler aurait répondu :

— Sûrement plus irréconciliable que votre Excellence.

Vladimir Ilitch reçut l'autorisation de se rendre à Cracovie, et, de là, à Vienne, où il réussit à obtenir la permission de passer en Suisse.

Quelques semaines plus tard je quittai, moi aussi, Poronine, devenu inhospitalier et me rendis à Vienne avec la famille de F. Khon. Là, grâce à l'intervention des députés du parlement Ellenbogen et Victor Adler, je reçus à mon tour l'autorisation de quitter l'Autriche et, en décembre, j'arrivai à Zurich.

Vladimir Ilitch habitait alors Berne. Il y était arrivé avec Nadejda Konstantinovna le 23 août (5 septembre) 1914 ; un jour plus tard, dans la forêt de la banlieue, le groupe bolchévik local se réunit et, après avoir entendu le rapport de V. Lénine, adopta ses historiques « *Thèses sur la guerre* ».